CINQUIÈME ANNÉE. — N° 22. **L'émancipation des travailleurs ne peut qu'être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.** DU 28 MAI AU 3 JUIN 1910.

LA VOIX DU PEUPLE

JOURNAL SYNDICALISTE PARAISSANT LE SAMEDI

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES DE LA SUISSE ROMANDE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
PULLY-LAUSANNE
DERNIER DÉLAI POUR LES MANUSCRITS : LE MERCREDI

ABONNEMENTS
Un an, **4** fr. — Six mois, **2** fr. — Etranger, un an, **6** fr.
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX N° II. 416
L'argent destiné au journal peut être versé dans tous les bureaux de poste, **sans frais,** en indiquant notre compte de chèques II. 416.

RETOUR DE FOIRE

La grande foire nationale française, dont on voit, tous les quatre ans, se dresser les tréteaux sur toute l'étendue du pays, vient de se terminer. Le nombre des clowns a dépassé de plusieurs centaines celui des foires précédentes. Quiconque n'a pas examiné d'un peu près ces étalages forains d'un genre autre que ceux que nous avons coutume de voir, ne peut s'en faire une idée, même approximative.

Dès l'ouverture, c'est une formidable avalanche d'affiches multicolores. Les murs, les kiosques, les arbres en sont couverts, salis. Pas d'idées, pas de principes. Les députés en fonctions font ressortir les services rendus, tandis que les aspirants à l'assiette au beurre énumèrent ceux qu'ils se proposent de rendre.

Cela ne se fait pas sans un petit jet de boue, et, comme l'attaque entraîne une réponse, il y a bientôt, à la grande joie des badauds et à la fureur des partisans, tout un monceau d'immondices que se rejettent ceux qui aspirent à devenir les représentants de la France, le « flambeau de l'univers ». Comme ils sont aussi malpropres les uns que les autres, les matériaux ne leur font pas défaut. Ils n'ont qu'à se servir sur eux-mêmes et à se renvoyer leurs ordures comme une balle.

Lorsque, par hasard, les adversaires ne se couvrent pas de fange, leurs affiches sont d'une platitude écœurante. Pour décrocher la timbale aux quinze mille francs, les représentants et les vigilants gardiens de l'honneur français n'hésitent pas à faire tout un étalage de leurs vertus familiales et à prendre leurs ancêtres à témoins de leur honnêteté. Les murs se couvrent alors d'extraits de naissance, de baptême, de mariage, de divorce au besoin, d'ordres du jour garantissant la probité du postulant.

A Perpignan, un socialiste unifié, pour tout principe, annonce gravement qu'il est petit-fils d'une victime du Deux-Décembre (en France, tous les quémandeurs le sont) et conclut par ces mots : « Petit-fils et fils de républicain, bon sang ne saurait mentir. » Après un si bel exposé de principes, des calomniateurs viendront encore dire que les candidats n'ont que des appétits.

A Avignon, un candidat fait placarder plusieurs centaines de grandes affiches intitulées : *Une infamie*, et cela parce que d'autres ont insinué que son père était Allemand. Dire que ce sont de tels individus qui voudraient que nous nous en remettions à eux afin d'organiser la paix universelle!

Dans une petite ville de Normandie, un aspirant député promet à ses électeurs de faire vendre leurs pommes. Peut-être est-ce parce qu'il se réserve la culture des poires.

Au milieu de cet amas de papier, dans toute la France, il y a une note discordante. Ce sont d'abord les affiches du comité antiparlementaire : *Ne votons plus*, qui sont fort bien rédigées et qui se terminent en engageant les électeurs à faire leurs affaires eux-mêmes; les affiches illustrées par Grandjouan, de la C. G. T. : *Leurs retraites et les nôtres*, qui sont très réussies. Il y a en outre quelques affiches de différents groupes anarchistes et des distributions de brochures. L'effort fait par les antiparlementaires a sûrement été utile; il aurait pu être plus efficace si, en dehors des affiches tirées à Paris, les groupements de province en avaient rédigé en des termes spéciaux à leur contrée. Il aurait fallu une plus grande décentralisation dans la propagande. Or, il est malheureusement vrai que chaque fois qu'il y a une action à entreprendre, la plupart des militants de province tournent les yeux vers Paris, attendant le mot d'ordre et des instructions, au lieu de se mettre directement à la besogne. Cela est regrettable, car il y a une perte de temps et d'argent. En outre, si l'on ne s'habitue pas à agir par soi-même et avec les moyens qui sont à notre disposition immédiate, nous ne parviendrons jamais à former un peu partout les noyaux d'individus nécessaires à l'éducation et à l'entraînement de la masse.

Dans les Pyrénées-Orientales, il a fallu que deux camarades étrangers se mettent à la tête du mouvement antiparlementaire et entraînent les militants qui restaient les yeux fixés sur la route de la Ville-Lumière.

Dès le milieu de la foire, les attractions deviennent plus nombreuses et plus intéressantes : les pitres de la politique inaugurent leurs jongleries oratoires.

Autour du tréteau, les cannes et les poings se tiennent prêts à s'abattre sur la figure du malencontreux qui voudrait se plaindre de l'exécution des tours. Si le spectacle ne vaut pas celui des cirques, pour peu qu'en imagination nous nous transportions en un aquarium, nous assistons au plus étrange des défilés. La foule des candidats à la gamelle électorale forme une collection incomparable de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus vil dans l'humanité. Les uns, financiers véreux qui ont évité la cour d'assises ou la correctionnelle par des manœuvres plus savantes que propres, sont les instruments des grands capitalistes qui les tiennent en suspendant sur leur tête un passage gratuit pour Cayenne. Les autres forment un groupe compact d'aigrefins, de trafiquants de places et de décorations. Les moins mauvais sont fourbes et menteurs. Quand on les a vus de près, on comprend que Briand, l'homme de Saint-Nazaire, ait pu dire à la Chambre des députés, sans qu'un mot de protestation se fasse entendre, qu'il était un honnête homme.

Un ancien sénateur se demandait, il n'y a pas très longtemps, si, entre le Luxembourg et le Palais-Bourbon, il y en avait dix qui ne soient pas malhonnêtes. Il n'y en a pas un.

Au cours de cette campagne électorale, les « insurrectionnels » sont entrés en lice. A mon avis, leur intervention avait trop souvent un caractère de griefs personnels et non de principes. Cela est si vrai qu'il m'a été donné de voir un de leurs journaux refuser d'annoncer une conférence faite par un camarade anarchiste, alors qu'ils firent le compte rendu de la partie de la conférence qui pouvait, au besoin, être exploitée contre le candidat qu'il exécrait. Il y a encore en eux de la pâte de dirigeants.

Les socialistes unifiés ont gagné un certain nombre de sièges. Outre que pour se faire élire tous ont dû, sans exception, faire pas mal de concessions, beaucoup l'ont été avec l'appui non déguisé des cléricaux.

A Paris, un appel engageant à voter pour le candidat socialiste contre le député gouvernemental, et portant 1058 signatures, concluait comme suit : *Notre maison est sale, il faut à tout prix la nettoyer. Notre balai n'est guère convenable, mais c'est le seul qui soit à notre disposition.* **Il faut donc surmonter notre dégoût** *et nous en servir quand même, nous promettant bien de le remplacer à la première occasion.*

Jaurès et les autres saltimbanques de l'*Humanité* appellent çà « l'universelle poussée socialiste ». Il faut qu'ils aient une forte dose d'inconscience ou de mauvaise foi, probablement tous les deux.

Quant à nous, travailleurs, ne chargeons personne de manier le balai; prenons-le nous-mêmes et renversons la table.

A. AMIGUET.

NOTRE CARNET

Paix-socialeux.

Croyez-vous que ce soit pour notre plaisir que nous nous donnons tant de mal, tant de soucis, tant de mouvement, et pour satisfaire en nous un besoin de nature? Non. Nous aimons, nous aussi, le calme. Arcbouté sur un coude, il me plaît de rêver au lieu de sentir en moi retentir toutes les plaintes humaines, comme l'araignée au milieu de sa toile sent chaque souffle et vit dans chaque fil. Certes, que de fois, lorsqu'il fait bleu, je voudrais n'avoir que de riantes pensées. Tout s'éveille et rayonne et chante, tout est pur ; allons ! oublions les hommes... Mais non, c'est impossible. Impossible, le calme, impossible le repos, il faut mener la lutte du travail contre le privilège, il faut que la propriété cesse d'être la négation de la société, il faut mettre fin à la spoliation du travailleur, au droit de l'improducteur. Debout! lâche, lève-toi...

Comparaison.

Les gens du sud sont admirables de spontanéité, d'élan. Il est juste de le reconnaître. Mais il faut avouer aussi qu'ils sont impatients et, ne souffrant aucun délai entre la conception d'une idée et son application entière, les obstacles viennent assez vite à bout de leur ardeur et le découragement s'ensuit.

Les gens du nord, au contraire, sont admirables de patience. Cette patience est excellente quand elle s'appelle persévérance, ténacité; elle est exécrable quand elle côtoie la résignation. Et c'est malheureusement trop fréquent. On a toujours reproché, par exemple, aux Prussiens d'être trop sujets et pas assez hommes. Formés à une rude école militaire, ils laissent d'autres — les chefs — penser et vouloir pour eux. Ils se contentent d'obéir : *dienen, verdienen.*

En Suisse, latins et germains se rencontrent et, dans le mouvement ouvrier, leur devoir est de se solidariser. Par quel moyen pourrions-nous utiliser les qualités des uns et des autres? En quelle forme d'organisation les uns et les autres pourraient-ils donner toute leur valeur? La question mérite d'être examinée avec gravité et conscience.

Autrefois, aujourd'hui.

Autrefois, quand une vérité se présentait soit à l'intelligence, soit à la conscience de l'homme, elle ne pouvait être vérité qu'après avoir été donnée comme une révélation. On faisait intervenir le mystère, les prodiges, la voix d'en haut.

Aujourd'hui, il n'en va plus tout à fait de même. Nous comprenons que la vérité n'a pas besoin d'être apportée par un dieu pour être la vérité. N'est-elle pas divine parce qu'elle est la vérité, divine parce qu'elle est humaine, parce qu'elle convient parfaitement à notre nature, parce qu'elle est faite pour nous et nous pour elle, et que, lorsque nous la possédons, nous ne pensons rien ni ne désirons rien au delà? C'est pourquoi les temps modernes ont voulu et réalisé l'absolue liberté des sciences.

Ressemblance garantie.

Dans un roman récemment paru, le célèbre écrivain italien Gabriele d'Annunzio fait en ces termes le portrait d'un policier, d'un mouchard : « ...Une figure ambiguë, blafarde, visqueuse, avec un front fuyant, avec un menton fuyant, des regards fuyants. C'était la métamorphose humaine de l'anguille d'Aristote, ni mâle ni femelle, née de l'universelle mère Pourriture. »

En lisant ces lignes, invinciblement le visage de Nicandouille se plaçait entre mes yeux et la page, de Nicandouille, l'ex-rédacteur du *Peuple suisse*, l'individu qui fuit toute explication publique, mais... qui ne recule que pour mieux sauter!

Mr Scheu..., rue du Commerce, à Genève.

J'ai publié, dans notre dernier numéro, une lettre qui chantait les louanges de M. Scheu..., et j'ajoutai que c'était là une jolie réclame à l'américaine. Un ami, très bien informé, m'apprend que M. Scheu..., qui n'est pas américain, a été furieux de la publicité faite autour de la pitié éprouvée par lui à l'égard d'un de ses ouvriers. Si cet ouvrier avait été l'auteur de la lettre en question, il aurait reçu son congé. Fort heureusement pour lui, le louangeur était une tierce personne qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Dont acte! Soucieux d'être exact autant que possible, je m'empresse de vous informer du fait, sans qu'on m'en sollicite.

Leçon : quand on fait une bonne action, la crier sur les toits, c'est laisser soupçonner qu'on avait intérêt à la faire. La main gauche doit ignorer ce que donne la main droite. La vertu doit rester modeste et silencieuse pour être la vertu.

Coïncidence ou le doigt de... Dieu.

Au moment où Ferrer fut condamné et assassiné, la reine d'Espagne pouvait annoncer à son auguste époux qu'elle croyait être mère : nous le savons aujourd'hui. Nous savons aussi — tous les journaux viennent d'en parler — que l'enfant est venu au monde, MORT! La nouvelle nous a semblé contenir une terrible leçon. Notre Ferrer, en effet, avait un profond amour pour l'enfance. Tout son souci était de préparer à la vie les marmots qui lui étaient confiés. Il en faisait des hommes, avec une tendresse, un dévouement, qui ne furent égalés dans le passé que par la tendresse et le dévouement d'un Pestalozzi. Et vous voudriez, vous, Alphonse l'assassin, que ce crime vous laissât jouir en paix de votre progéniture? Vous pensiez goûter sans remords les joies paternelles? Non, monsieur. Le destin l'a voulu, et l'on peut dire que les balles qui atteignirent Ferrer atteignirent du même coup votre enfant dans le sein de sa mère.

Comme je comprends, roi Alphonse, votre affollement à l'ouïe de la nouvelle! C'est le commencement du châtiment.

Jacques Bonhomme.

Pour ou contre un Parti révolutionnaire?

Des camarades, constatant, il y a quelque temps déjà, que le Parti socialiste parlementaire, en France, n'était plus qu'un parti d'élections et qu'il avait fait faillite à toutes ses belles promesses d'antan, lancèrent l'idée de créer un nouveau parti susceptible de grouper les révolutionnaires de toutes nuances : socialistes insurrectionnels, syndicalistes révolutionnaires, anarchistes communistes, etc. Cette idée rencontra des adhérents enthousiastes, mais aussi des adversaires irréductibles. Les uns et les autres écrivirent ou parlèrent pour ou contre pendant plusieurs semaines et, présentement, une solution n'est pas encore intervenue. Toutefois, quelques collectivités de Paris et de province ont déjà décidé leur adhésion au cas où la concentration révolutionnaire deviendrait un fait accompli.

Mais cette banqueroute du socialisme à base de légalité et d'autorité — banqueroute fatale, car un but révolutionnaire présuppose des moyens révolutionnaires — n'est pas particulière à la France. Il s'en faut de beaucoup. En Italie, entre autres, la dégénérescence est tout aussi complète, la pourriture tout aussi grande. Aussi la vaillante revue la *Demolizione* pose-t-elle à son tour, à tous les révolutionnaires d'Italie, la même question. Elle leur demande :

1. Le Parti socialiste a-t-il accompli son évolution et est-il devenu élément de conservation sociale?

2. Peut-on croire que les organisations ouvrières possèdent assez d'instinct et d'esprit révolutionnaire pour être capables de réagir contre les pièges du « politicantisme » et devenir, par elles-mêmes, éléments de révolution sociale?

3. L'organisation, en Italie, d'un Parti audacieusement et radicalement révolutionnaire est-elle opportune?

4. Dans ce cas, quel devrait en être le programme à développer et l'action pratique et immédiate à accomplir, sur laquelle puissent se trouver d'accord tous les révolutionnaires?

Voici les réponses faites par notre camarade Louis Bertoni, réponses parues dans la partie italienne du *Réveil* du 14 mai dernier, et que nous publions parce qu'elles conservent toute leur actualité pour la Suisse :

1. L'évolution du parti socialiste parlementaire s'accomplit invariablement dans le sens de l'adhésion pleine et entière à toutes les institutions bourgeoises. Les députés socialistes, plus que les autres, sont poussés vers le *ministérialisme*, précisément par le fait qu'ils prétendent obtenir du régime existant tout ce qu'il est susceptible de produire à l'avantage des travailleurs dans le plus court délai possible. L'apparente intransigeance de la députation allemande n'est due qu'au considérable retard d'évolution du parlementarisme en Allemagne. Mais il est évident que pour tenir la plus minime part des promesses faites aux électeurs, il faut s'entendre ou transiger avec le pouvoir exécutif; l'opposition sera ainsi plus apparente que réelle. Et il n'y a pas illusion plus grande que celle de croire à un retour à la *vieille tactique intransigeante.* Les attaques et les menaces, si elles peuvent valoir une première concession, provoquent bien vite la réaction gouvernementale, parce qu'une classe au pouvoir non seulement ne veut pas laisser diminuer légalement sa puissance, mais tend à l'augmenter.

En Suisse, où il existe le plus de droits politiques, avec l'instruction obligatoire assez répandue, où la liberté de propagande — pour les *citoyens*, entendons-nous bien, non pour les *étrangers* — est presque toujours respectée, l'évolution légale du socialisme nous a donné : chefs de police, procureurs généraux, juges, huissiers, fonctionnaires de tous grades et de toutes couleurs, vrais soutiens de tout l'ordre bourgeois, élus à ces fonctions par les camarades... Ici, parmi nous, nous avons la preuve la plus convaincante que le socialisme, avec l'extension des droits politiques, devient non un parti toujours plus révolutionnaire, mais un vrai et propre élément de conservation sociale, au point que dans les gouvernements cantonaux les bourgeois n'hésitent pas à confier, aux représentants de la minorité socialiste, les départements militaire et de police.

2. Les ouvriers, par le fait d'être dégoûtés des politiciens, ne deviennent pas d'un trait révolutionnaires; et une grave erreur fut celle de considérer sans autre comme tels ces syndicats qui envoyaient promener candidats et élus de la social-démocratie. Au fond, la foi dans le réformisme persistait plus que jamais. Les travailleurs reprochaient à leurs députés de s'être plus occupés de leurs propres intérêts personnels que de ceux du prolétariat; ils voyaient une trahison où il y avait bien autre chose : l'impossibilité, pour quelques élus, d'obtenir ce que la masse ne sait exiger ou imposer par sa propre action directe. On n'a pas suffisamment cherché à faire comprendre qu'honnêtes ou malhonnêtes, habiles ou maladroits, doctes ou ignorants, l'impuissance des députés reste à peu près toujours la même.

Il y a encore pire. Tout le syndicalisme révolutionnaire repose sur une erreur : *celle que sa tactique donne aux travailleurs de plus grands résultats immédiats que la tactique réformiste.* On est révolutionnaire, non parce qu'on a perdu la foi dans la valeur des réformes réalisables en régime bourgeois, mais parce qu'on croit que c'est l'unique moyen d'être efficacement réformiste. On a eu des statistiques ridicules, tant d'un côté que de l'autre, pour prouver que le *réformisme* avait procuré plus d'augmentations de salaire ou de diminutions d'horaires que le *révolutionnarisme*, et vice versa.

Maintenant, nous devons avoir le courage de dire la vérité, toute la vérité aux ouvriers. Si nous intensifions la lutte de classe jusqu'à avoir une guerre sociale, il est certain que durant toute la durée de cette guerre, non seulement notre situation ne sera pas améliorée, mais nous aurons à subir plus de persécutions, de misères et de souffrances que nous en subissons à présent. La guerre, jusqu'à ce qu'elle se résolve en une victoire décisive, ne peut que coûter aux combattants plus cher que la paix. Trop souvent les révolutionnaires, pour avoir avec eux les masses, ont rivalisé avec les réformistes pour faire les plus belles promesses au peuple. En réalité, l'esclave rebelle, jusqu'à ce qu'il assure sa victoire contre le patron, se trouve dans une situation plus terrible que l'esclave soumis.

Plus on combat un régime, plus on en souffre; et évidemment les martyrs de la libre pensée auraient moins souffert sous la domination de l'Eglise s'ils ne l'avaient attaquée. Et les maux de la domination autrichienne en Italie, par exemple, auraient été moindres aussi si le gouvernement impérial ne se fût senti menacé par les patriotes italiens.

Prétendre combattre un régime et en obtenir en même temps les plus grands avantages possibles, c'est la chose la plus

absurde qu'on puisse imaginer. Maintenant, cette prétention, sur laquelle est basé le socialisme légalitaire, est devenue aussi celle du syndicalisme, auquel il n'est donné de constituer des organisations nombreuses qu'en la reprenant pour son compte.

Ainsi, par la force des choses et des habitudes contractées, il arrive souvent que lorsqu'on croit avoir complètement rejeté une erreur, en réalité elle persiste, et l'on n'a qu'un simple changement de forme ou de nom.

Des organisations ouvrières d'instinct et d'esprit révolutionnaires, on n'en a pas encore eu; les beaux gestes de quelques-unes d'entre elles furent souvent suivis d'une longue période d'indifférence ou, pis encore, de véritables actes d'incohérence et même de lâcheté. Ce n'est pas à dire que nous avons eu tort de nous intéresser au mouvement syndical et de chercher à l'influencer dans la plus grande mesure possible; nous devons au contraire continuer à le faire pour empêcher une dégénération des syndicats, qui pourrait avoir des conséquences bien plus funestes que les pires apostasies parlementaires. En fait, les grandes fédérations tendent à avoir le monopole de chaque métier et, d'accord avec les patrons, faire ainsi une guerre implacable aux révolutionnaires, en leur empêchant de se procurer du travail ou en les condamnant au silence.

De toute manière, les syndicats ne suffisent pas, **il faut autre chose**.

3. Non un *parti* révolutionnaire toutefois, pour la simple raison qu'un semblable parti ne pourra jamais exister, à moins qu'il ne soit révolutionnaire que de nom. C'est folie de croire que les gouvernements actuels, surtout s'ils en étaient menacés sérieusement, tolèreraient une organisation destinée à travailler à leur ruine. Des groupes sérieusement révolutionnaires ne peuvent être que des groupes secrets, formant non pas un parti, mot odieux qui laisse déjà entrevoir une nouvelle domination de quelques-uns sur le grand nombre, mais autant de petites avant-gardes audacieuses destinées à l'action dans les moments propices et à pousser le peuple à l'insurrection en lui en donnant l'exemple et en lui en fournissant les moyens. Nous ne répugnons nullement à l'idée d'associations, mais celles-ci doivent commencer par se constituer localement pour une tâche immédiate autour d'elles, qui serve pour ainsi dire d'excitant à la grande action commune qui est dans nos vœux. Le lien fédéral ne doit être que celui d'une conviction profonde dans un même but et d'une solidarité si vivement sentie qu'elle rende impossible l'abandon d'une ou plusieurs localités en cas de guerre déclarée. Il n'y a de solidarité vraiment efficace, pour les déshérités, que celle de l'action; les ordinaires souscriptions se révèlent toujours insuffisantes.

4. Quant au programme, tout en excluant à jamais toute activité légale ou parlementaire quelle qu'elle soit, se proposant une meilleure adaptation au régime bourgeois, nous devons avoir en face des gouvernements actuels la même identique attitude de nos grands-pères en face des gouvernements des Bourbons, du pape et de l'Autriche. Quiconque d'entre nous accepte n'importe quelle place officielle devient un ennemi, un traître. On ne sert le peuple qu'en restant avec lui et non en commençant par se faire déléguer à une charge ou en postulant un emploi dans une institution de défense capitaliste.

Les camarades qui pénètrent dans un organisme ou qui prennent une part quelconque au fonctionnement de l'État, sont semblables à ceux qui, jadis, pactisaient avec les Autrichiens, les Bourbons ou les papalins : il faut donc les combattre comme tels. Pour rendre possible un monde nouveau, il faut rompre le plus complètement possible avec l'ancien, auquel nous nions absolument la capacité de se renouveler.

Préparons donc les masses à la grève générale insurrectionnelle pour l'expropriation des classes dirigeantes et l'avènement du communisme.

. . . . . .

Nous ne dirons rien de l'enquête elle-même, mais les raisons contenues dans les réponses qu'on vient de lire sont sérieuses, car elles poussent les militants à examiner les points principaux de leur propagande, et à se demander si, par-ci par-là, il n'y a pas quelque chose d'erroné. Retenons deux points seulement pour aujourd'hui : *les promesses* et *l'intensification de la lutte de classe.*

Trop de révolutionnaires, pour parer à l'argument (!) des réformistes que notre propagande tend à faire des syndicats squelettes, se laissent aller à dire aux travailleurs : « Si vous êtes si malheureux, c'est parce que vous n'êtes pas syndiqués; syndiquez-vous et votre sort s'améliorera notablement. » On se syndique; on fait un mouvement; les persécutions commencent, et l'on s'aperçoit seulement alors que ce n'est pas si facile que ça, « d'améliorer son sort ». Si l'on avait montré à ces producteurs le revers de la médaille, il y aurait eu moins d'adhésion au syndicat, on aurait passé pour moins habile, mais aussi personne n'aurait été trompé.

D'autres camarades vont disant qu'il faut intensifier coûte que coûte la *guerre sociale*, mais estiment puéril de parler limitation des naissances et grève des ventres. Ça les froisse même. Simple question d'hygiène! C'est comme si l'on parlait de la propreté des dents ou des pieds; tout au plus concèdent-ils que c'est une question d'ordre intime. C'est là une faute plus regrettable encore que la précédente. Et nous ne nous lasserons pas de dire que nous prêcherons dans le désert tant que nous nous adresserons à des ouvriers ayant charges de famille. Faire une grève tous les cinq ou six ans, est-ce de la lutte de classe? C'est continuellement que les travailleurs doivent se battre contre les détenteurs des richesses; une transformation sociale n'est possible qu'à ce prix. Et tant qu'au logis il y aura un ou plusieurs enfants qui demandent du pain, et une femme pour reprocher continuellement au père de les plonger dans la misère, patrons et gouvernants pourront être rassurés : leur règne ne sera pas près de finir. S. CASTEU.

Quelques perles

Elles sont tirées de la Constitution du canton de Vaud :

Le peuple est souverain (*article premier*).

Les Vaudois sont égaux devant la loi (*art. 2*).

La liberté individuelle est garantie (*art. 4*).

Le domicile est inviolable (*art. 5*).

La presse est libre (*art. 7*).

Le droit d'association est garanti (*art. 8*).

J'en passe!

Il va sans dire que je me porte garant de ces affirmations officielles, et que je mets quelconque travailleur au défi de prouver, par des faits, qu'elles ne sont en réalité qu'une affreuse blague. *Père Peinard.*

DANS LES ORGANISATIONS

SERRIERES

C'est toujours l'éternelle histoire. Les lois sont bonnes pour être respectées par les petits; mais les grands, ceux qui les fabriquent, s'en fichent comme de leur première culotte. Qu'on en juge :

M. Léon Martenet, patron de la fabrique de caisses d'emballage de Serrières, est en même temps employé (si l'on peut dire) à la fabrique cantonale de lois : le Grand Conseil. Cette dernière fonction ne le gêne pas pour violer régulièrement la loi fédérale sur le travail dans les fabriques.

Le mercredi soir, veille de l'Ascension, l'usine devait être légalement fermée à 5 heures. Or, le patron était absent et n'avait donné aucun ordre. Quelques ouvriers, forts de leur droit, quittèrent le travail à 5 heures malgré les récriminations du fils du patron. Mal leur en prit, car le surlendemain, à la rentrée à l'usine, l'un d'entre eux fut congédié. Pensant que la justice est égale pour tous (il l'avait appris à l'école), l'ouvrier lésé — sur le conseil d'un député fort en instruction civique — déposa une plainte auprès du président du Tribunal; mais, jusqu'à aujourd'hui, elle est restée sans résultat; l'aurait-on simplement mise au panier?

On est en droit de le penser puisque le patron, en réglant son ouvrier au bout de la quinzaine, lui dit cyniquement :

— Vous avez cherché à me faire dès misères, mais cela n'a pas réussi! Il faut savoir lire les lois.

Il aurait peut-être mieux fait de dire qu'il faut savoir fuir les lois! C'est, en effet, un talent qu'a M. Martenet, chez lequel, depuis longtemps, les ouvriers font presque régulièrement des heures supplémentaires après leur journée de onze heures, cela sans aucune majoration. Pour être complet, disons que les collègues qui avaient quitté le travail avec l'ouvrier congédié donnèrent à M. Martenet une leçon de solidarité en lui donnant leur quinzaine.

Il était bon que de simples ouvriers « incapables de lire les lois » apprennent à M. le député Martenet qu'avant de fabriquer des lois il faudrait savoir les respecter. L. S.

GENEVE

Depuis que le nébuleux collaborateur du *Négrier brésilien*, Nicolet, a quitté ce journal, il s'est trouvé que le malheureux ne trouvait pas un emploi convenant à un député parasite. Eh! il est si dur de reprendre sa place à l'établi. Aussi bien fallait-il trouver un emploi qui s'adapte à sa personne. Devinez ce qu'on a trouvé?

Eh bien! d'accord avec le vieux docteur Wyss, sans s'occuper de la situation financière critique dans laquelle se trouve la Maison du Peuple de Genève en ce moment, on a procuré à cet inutile, dans cette institution, une place d'administrateur à 150 fr. par mois. Et pourtant, cette nouvelle sinécure ne s'imposait nullement puisqu'il y a déjà un comptable à la Maison du Peuple. Pour faire de la place à Nicolet, il a fallu, en outre, renvoyer un employé, qui se trouve, de ce fait, sur le pavé. Mais, sommes-nous naïfs! doit-on se préoccuper du sort d'un malheureux exploité, quand il s'agit de caser un de ces politiciens inutiles?

Il est vraiment écœurant de constater avec quelle facilité certains intrigants créent et accaparent impunément des places dont le besoin ne se fait nullement sentir. Et naturellement, tous ces bons centralistes s'aident de leur mieux pour arriver à leurs fins.

Il est vrai que l'illustre Nicolet, plus connu sous le nom de *Nicandouille*, trouve toujours des combinaisons infaillibles autant que louches pour assurer son existence et faire élire ses amis (tel que le brave réformiste Hoffmann, conseiller municipal, ex-président de l'Union chrétienne).

Aux hommes conscients de juger la conduite de tels individus.

Un groupe de syndiqués.

* * *

Une organisation politique russe d'ici n'a rien trouvé de mieux, pour nous prouver sa foi socialiste, que d'organiser une soirée en faveur du *Négrier brésilien*. C'est une soirée tout ce qu'il y a de plus « prolétaire ». Oyez plutôt : billets d'entrée : 1 à 5 fr. Fleurs : 50 centimes à 1 fr. la pièce. Programmes : 40 centimes l'exemplaire.

Quel tonneau des Danaïdes que ce *Négrier brésilien!* Plus on y met, moins il y a. Après l'argent des syndicats, est venu le fructueux produit de louches réclames. Après les emprunts au fonds des réfractaires, l'or du gouvernement du Brésil. Après l'argent des Vautier, les billets de banque des chrétiens sociaux.

Et voilà le bouquet. Des étudiants russes vont s'imposer des privations pour apporter leur pierre à cette combinaison capitaliste et financière. Les malheureux seront vite désabusés, comme tant d'autres. J.

LAUSANNE

Malgré tous les avertissements donnés, malgré qu'ils savent qu'ils se livrent à une basse besogne de renégats et de traîtres à la cause ouvrière, le *Grutli* et le *Grutléen* continuent à insérer des annonces en faveur de négociants boycottés par les syndicats ouvriers. Ces journaux sont donc à la solde des capitalistes. Travailleurs! Soyez solidaires! Souvenez-vous de ces ignobles agissements.

* * *

Le meeting organisé par la Fédération des travailleurs du bâtiment, le mercredi 18 mai, à la Maison du Peuple, a eu une réussite complète. Malgré la saison, qui invite à la promenade, la grande salle était comble. L'assemblée étant destinée aux ouvriers de langue italienne, les manœuvres et maçons formaient la grande majorité de l'assistance. Les organisateurs se sont efforcés de persuader les assistants de l'intérêt et de la nécessité pour tous de ne pas laisser les maçons entreprendre seuls l'action pour revendiquer une nouvelle convention, dont le point principal doit être la journée de neuf heures, mais de combiner un mouvement d'ensemble. Cette tactique, excellente sous tous les rapports, paraît être bien comprise par les intéressés, qui ont voté à l'unanimité l'ordre du jour suivant :

Les travailleurs de langue italienne, réunis en assemblée sans distinction de corporation, en présence de l'agitation des manœuvres et maçons, décident de discuter plus amplement sur la situation, d'accord avec les ouvriers de langue française, voulant renvoyer toute décision définitive jusqu'au moment du résultat des efforts tentés en vue d'une action commune.

* * *

Le mardi 24 mai, à 8 heures et demie du soir, dans la même salle, une nouvelle assemblée, convoquée, comme la première, par la Fédération du bâtiment, réunissait à nouveau les ouvriers de toutes les corporations du bâtiment. Cette fois encore, les manœuvres et maçons formaient la majorité. Après une longue et instructive discussion, les participants ont adopté l'ordre du jour que voici :

Les ouvriers du bâtiment de Lausanne, réunis en assemblée le mardi 24 mai, après avoir discuté de l'éventualité d'un mouvement général pour obtenir la journée de neuf heures, reconnaissent que ce serait le meilleur moyen d'aboutir. Ils prennent l'engagement de propager cette idée dans leurs syndicats respectifs, et de venir nombreux au prochain meeting, où l'on pourra mieux se prononcer en connaissance de cause.

CONTENT DE PEU

Le président de la Fédération des ouvriers horlogers a ceci de commun avec Jenny l'ouvrière, c'est qu'il est également content, content de peu, il est vrai. En ouvrant le discours dont il gratifie généreusement ses collègues, le président a eu cette parole étrange :

« Collègues! a-t-il dit. Chers collègues!!

« La situation n'est pas bonne, mais elle est normale! »

Je me souviens d'un conférencier qui avait traité ce sujet : « La chanson de 1830 », et qui avait commencé son exposé par ces paroles : « Mesdames et Messieurs! La chanson de 1830 remonte à la plus haute antiquité!! »

C'était assez original comme début; mais il faut avouer que Monsieur Breguet passe encore avant au point de vue de l'originalité!

Chacun n'aurait pas trouvé celle-là. La situation n'est pas bonne, mais elle est normale!

Tout est bien dans le meilleur des mondes. Ainsi il y a, à La Chaux-de-Fonds comme partout ailleurs, des centaines de malheureux qui courent après du travail, qui peinent au jour le jour, angoissés, ne sachant comment ils arriveront à nourrir et à vêtir ceux qu'ils aiment, ceux qu'ils avaient rêvé d'élever convenablement. Il y a, dans de nombreux taudis, quantité de malheureux qui vivotent tant bien que mal et plutôt mal que bien, sur la charité publique, sur l'aumône qui dégrade et avilit. Il y a également tous ceux qui, un peu mieux au point de vue matériel, n'en sentent pas moins sur leur conscience le poids de la tyrannie patronale toujours plus féroce et qui mets de plus en plus le salarié dans une condition inférieure.

Non! la situation n'est pas bonne en effet, mais elle est normale! Elle est normale pour les satisfaits; elle est normale pour les imbéciles; elle est normale pour ceux qui ne sentent rien; elle est normale pour tous les partisans du statu quo.

De tous temps et de toutes les époques, il s'est trouvé des gens qui ont proclamé que la situation n'était pas bonne, mais qu'elle était normale.

Ces gens-là, toujours contents pour les autres, ne peuvent faire autrement que de constater que tout n'est pas très bien, mais ils se hâtent d'ajouter que c'est assez normal et qu'à vouloir changer, ce serait peut-être pire. La prudence! La prudence!

Il est également curieux de constater la facilité avec laquelle ces gens connaissent la situation de leurs cotisants. Il leur suffit de jeter un coup d'œil depuis la tribune, sur l'assistance, pour être de suite convaincus qu'il n'y a rien d'anormal. C'est une sorte de subconscience qui leur fait connaître d'une façon presque mathématique la situation de leurs membres. Ils sont en quelque sorte le cœur de la fédération et ils peuvent ainsi se rendre compte d'une façon précise si tout fonctionne bien. Le centralisme simplifie joliment les choses. Il suffit de tâter le pouls du secrétaire central pour connaître la situation de tous les membres. Ainsi, pour ce qui concerne les horlogers, nous sommes renseignés.

La situation n'est pas bonne, mais elle est normale. C. R.

Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux, car si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres. CHAMFORT.

Feuilleton de LA VOIX DU PEUPLE N° 9

Centralisme et Fédéralisme

PAR

UN GROUPE DE SYNDICALISTES

DEUXIÈME PARTIE

FÉDÉRALISME

I

Le Fédéralisme dans l'histoire.

(Suite.)

Ils devinrent la proie des seigneurs, puis pour échapper à ceux-ci, ils se donnèrent au monarque.

L'idée fondamentale de la commune du moyen âge était grande, mais elle n'était pas assez large. L'aide et le soutien mutuels ne peuvent pas être limités à une petite association; ils doivent s'étendre à tout l'entourage; de même, dans chaque groupement constituant, l'égalité entre tous les membres veut être assurée. C'est parce que les cités du moyen âge furent en partie fédéralistes qu'elles se développèrent si merveilleusement. C'est encore parce qu'elles ne le devinrent point assez, ou parce qu'elles s'éloignèrent du fédéralisme, qu'elles durent d'être envahies par les ferments de dissolution, de démoralisation, de ruine des législateurs et des prêtres, œuvrant pour l'Etat centralisé qui nous écrase à l'heure actuelle encore.

Parlerons-nous de l'avenir? Ce serait téméraire. N'empêche que nous pourrions fort nettement entrevoir la solution de tous les conflits de races, de nations, de régions dans une organisation fédéraliste de l'Europe et du monde. Ce sont les barrières fictives maintenues par les différences de langues, mœurs, coutumes, qui entretiennent les préjugés patriotiques, l'orgueil de clocher et les haines de frontières. Certes, on peut découvrir entre les Français et les Allemands, entre les Russes et les Anglais, entre les Italiens et les Autrichiens des divergences plus ou moins accessoires provenant du tempérament et de diverses manières physiologiques de réagir. Ces différences-là ne peuvent la plupart du temps que nous influencer d'une façon heureuse, avantageuse pour chacun. Sous ce rapport encore il faut rester autonome. Le nivellement serait utopique, l'unité insupportable. Il faut que les peuples arrivent à vivre, dans l'intérêt de chacun et de tous, comme des amis qui tirent le meilleur de leur amitié et de leur bonne entente précisément de ce charme individuel et inaltérable de leurs différences réciproques. Ce ne sont que les gens niais et despotiques qui veulent niveler la nature humaine jusqu'à lui enlever tout ce qu'il y a de plus charmant, de plus productif dans l'individualité, cette part de génie qui se trouve au fond de chaque individu non entièrement corrompu par l'esclavage ou la domination. Le fédéralisme assurera la géographie de l'avenir.

II

Le Fédéralisme dans le mouvement prolétarien.

Beaucoup de travailleurs ont certainement entendu parler de l'*Internationale*, cette association fondée en 1864 et groupant des socialistes d'un peu tous les pays. Parmi les sections de l'Internationale se trouvait la *Fédération jurassienne* dont l'histoire nous paraît particulièrement intéressante et suggestive, parce qu'elle fut peut-être la première organisation prolétarienne qui ait appliqué en son sein, et assez systématiquement, les principes fédéralistes.

Les 2, 3 et 4 janvier 1869 se réunissaient à Genève les délégués d'une trentaine de groupes ouvriers de Genève, du canton de Vaud, de La Chaux-de-Fonds, du Locle et du district de Courtelary, dans le but de constituer une Fédération romande. L'internationaliste Bakounine avait présenté à ce sujet un projet de statuts qui fut notablement simplifié et d'où l'on élagua soigneusement tout ce qui aurait pu donner à la Fédération romande et aux comités la représentant un cachet autoritaire. L'article premier déclare que les sections romandes forment une fédération; mais chaque section conserve son autonomie et se gouverne par son règlement particulier (article 4). On voit là déjà, à l'origine du syndicalisme en Suisse romande, le respect de chaque groupement constituant, le souci de l'indépendance de tous.

Deux ans plus tard, à Sonvillier, la Fédération romande fut reconstituée sous le nom de *Fédération jurassienne*, destinée à appeler sur sa tête toutes les fureurs des centralistes de l'époque, de Marx et de son parti. C'est que nos camarades romands accentuèrent encore les formes fédéralistes de leur association, sentant plus que jamais et par expérience combien le respect et le souci de la liberté de chacun augmentent la solidarité des membres en même temps que leur esprit d'initiative et leur puissance d'action. Les articles 3, 4 et 5 des statuts fédéraux de la Fédération jurassienne nous disent exactement ce qu'il en était : „Le comité fédéral n'est investi d'aucune autorité. Il remplit simplement le rôle de bureau de renseignements, de correspondance et de statistique. Les sections, en entrant dans la fédération, conservent leur autonomie absolue, et ne prennent d'autre engagement que celui d'observer les clauses des présents statuts fédéraux. Toute latitude est laissée aux sections qui voudront former entre elles des fédérations locales ou spéciales."

A ce congrès de Sonvillier, d'autre part, une circulaire fut adoptée, à l'unanimité des délégués, pour être envoyée à toutes les fédérations de l'Association internationale des travailleurs, et ceci en réponse à certaines manœuvres autoritaires du Conseil général de Londres (comité central de l'Internationale). Nous y lisons ceci :

„S'il est un fait incontestable, mille fois attesté par l'expérience, c'est l'effet corrupteur que produit l'autorité sur ceux entre les mains desquels elle est déposée. Il est absolument impossible qu'un homme qui a pouvoir sur ses semblables demeure un homme moral.

„La Société future ne doit être rien autre chose que l'universalisation de l'organisation que l'Internationale se sera donnée. Nous devons donc avoir soin de rapprocher le plus possible cette organisation de notre idéal. Comment voudrait-on qu'une société égalitaire et libre sortît d'une organisation autoritaire? C'est impossible. L'Internationale, embryon de la future société humaine, est tenue d'être, dès maintenant, l'image fidèle de nos principes de liberté et de fédéralisme, et de rejeter de son sein tout principe tendant à l'autorité, à la dictature."

Hélas, la manie du centre unique, autour duquel doit tout tourner, affectait singulièrement le Conseil général de Londres, car il réussit au congrès de La Haye (2-7 septembre 1872), et malgré le contrat statutaire, à augmenter ses pouvoirs. Il avait à veiller, désormais, dans chaque pays, à la „stricte exécution des principes et des statuts et règlements généraux de l'Internationale". Il avait même le „droit de suspendre des branches, sections, conseils ou comités fédéraux et fédérations de l'Internationale". Le grand chef Carl Marx et ses lieutenants, en vertu de leurs attributions nouvelles, purent ainsi faire exclure de l'Association internationale — ce qui était le commencement de la fin — deux des principaux et des plus dévoués militants de la Fédération jurassienne, Bakounine et James Guillaume, et justement pour leur activité révolutionnaire et leurs principes fédéralistes. Aussitôt, les travailleurs romands prirent fait et cause pour ces camarades. Un congrès se tint à Saint-Imier, quinze jours après La Haye, réunissant des délégués des fédérations espagnole, italienne, jurassienne, ainsi que des sections de France et d'Amérique. On vota à l'adresse de tous les internationalistes plusieurs résolutions qui toutes sont imbues d'un superbe esprit de dignité et de liberté; puis on établit un „pacte d'amitié, de solidarité et de défense mutuelle". Voici quelques extraits des résolutions : *(A suivre.)*

DEVANT LA GUILLOTINE

Il était sept heures moins une minute ; le ciel était à peine éclairé, les brumes obscurcissaient l'air et voilaient les objets.

Le rugissement de la foule nous étourdit ; c'était une ruée interminable et criarde, insupportable, qui nous tomba dessus à peine avions-nous franchi le seuil. Notre société s'était encore une fois éclaircie ; nous nous dirigeons en toute hâte vers la porte ; quelques-uns restèrent en arrière ; moi-même, tout en marchant avec les autres, je me tirai de côté.

Troppmann avançait rapidement, il traînait les pieds ; les lanières embarrassaient sa marche.

Qu'il m'a paru petit, jeune, presque un enfant !...

Tout à coup, lentement, comme une gueule qui écarte ses mâchoires, la porte s'ouvrit devant nous ; un cri de satisfaction jaillit de la foule, et le monstre qui attendait sa proie, la guillotine s'offrit à notre vue, avec ses deux poteaux et son couperet en l'air.

Un froid glacial nous pénétra, un froid qui me donna mal au cœur. Il me semblait que ce froid venait d'entrer par cette même porte ; mes jambes se dérobèrent sous moi. Cependant je regardai Troppmann ; il fit un mouvement en arrière et renversa la tête, son genou ploya, comme s'il venait de recevoir un coup en pleine poitrine.

— Il s'évanouira, dit une voix près de moi.

Mais il se remit aussitôt et marcha en avant d'un pas ferme. Ceux qui désiraient voir comment tomberait la tête le précédèrent en courant. Je n'eus pas ce courage. Mon cœur faiblit et je m'arrêtai près de la porte.

J'ai vu le bourreau, semblable à une tour noire, se dresser soudain sur le côté gauche de la guillotine ; j'ai vu comment Troppmann s'est séparé du groupe des invités, qu'il laissa en bas, et comment il monta l'escalier. (Il y avait dix gradins, dix !...) J'ai vu comment il s'arrêta et jeta un regard en arrière ; je l'ai entendu prononcer ces paroles : — Dites à monsieur Claude... Je l'ai vu sur l'estrade ; j'ai vu comment deux hommes, à gauche et à droite, se jetèrent sur lui comme des araignées sur une mouche ; j'ai vu comment il s'avança, la tête en avant, et comment ses pieds se démenaient.

Mais arrivé là, je me détournai et attendis ; la terre tournait sous moi. Il m'a semblé que j'ai attendu toute une éternité. J'avais eu le temps de remarquer qu'à l'apparition de Troppmann le cri de la foule avait éclaté comme une bombe et qu'un silence sans souffle lui avait succédé...

Devant moi se tenait une sentinelle, un jeune garçon aux joues rosées, un robuste gaillard... J'ai vu qu'il me regardait fixement, avec effroi et avec une perplexité stupide. En le voyant, je me suis dit : Voilà ce soldat, un enfant d'un village éloigné, appartenant à une brave et honnête famille... Qu'est-ce qu'on lui montre ici ?

Enfin j'entendis un léger coup, le coup du bois sur du bois, c'était le demi-cercle supérieur du collier qui maintient la tête du condamné immobile, qui venait de tomber.

Ensuite j'entendis un rugissement sourd, quelque chose roula avec bruit et poussa un ouf... On eût dit un animal puissant qui venait de se soulager par un vomissement...

Je ne peux pas trouver une autre comparaison. Tout devint obscur autour de moi.

Quelqu'un me saisit par le bras ; je regardai : c'était l'aide de M. Claude, M. G.... à qui, comme je l'ai appris, M. Maxime Du Camp avait recommandé de veiller sur moi.

— Vous êtes très pâle... Voulez-vous de l'eau ? me demanda-t-il en souriant. Mais je l'ai remercié, et je suis rentré dans la cour de la prison, qui m'a paru un abri contre les atrocités qui se commettaient en dehors de la porte.

Notre société se réunit de nouveau dans le corps de garde, près de la porte, pour prendre congé du commandant et pour laisser à la foule le temps de s'écouler. J'y entrai aussi et je recueillis certains détails. Troppmann, déjà attaché à la planche, avait jeté la tête de côté, et elle n'était pas entrée dans le collier ; les bourreaux, pour l'emboîter, durent la tirer par les cheveux et Troppmann mordit l'un d'eux au doigt. J'appris encore que tout de suite après l'exécution, quand le corps jeté dans le fourgon s'éloignait rapidement, deux hommes passèrent au travers de la haie de soldats, et, s'approchant de la guillotine, humectèrent leurs mouchoirs dans le sang qui coulait par les fentes des planches.

J'entendis cette conversation comme dans un rêve ; j'étais très fatigué... Tout le monde semblait las et en même temps allégé, comme si un fardeau venait de tomber des épaules. Mais pas un de nous, je dis *pas un, n'avait l'air d'un homme qui a le sentiment qu'il vient d'assister à un acte de justice sociale ;* tous se détournaient de cette idée et rejetait loin de soi toute la responsabilité de cet assassinat.

Je saluai le commandant et m'en allai avec M. Maxime Du Camp. Tout un fleuve d'êtres humains, hommes, femmes, enfants, roulait devant nous ses flots sales et laids. Tous ces gens gardaient le silence. Les blouses, seules, se demandaient parfois : « Où vas-tu ? » — Et toi ? » Les gamins saluaient de temps en temps d'un coup de sifflet les cocottes en voiture.

Que tous ces visages étaient mornes, somnolents, hébétés ! Quelle expression d'ennui, de fatigue, de mécontentement, de déception, surtout de dépit indéfinissable ! Je n'ai pas vu d'ivrognes ; on les avait apparemment recueillis, où ils s'étaient retirés pour se coucher d'eux-mêmes.

La vie quotidienne reprenait de nouveau toute cette foule dans son engrenage. Pourquoi ces hommes étaient-ils sortis de leurs habitudes pour cette nuit ? Avec quels sentiments retournaient-ils à leur travail ?

En route, j'ai discuté avec M. Maxime Du Camp ce que nous avions vu.

De quel droit donne-t-on de pareils spectacles ? Pourquoi maintenir ces coutumes barbares du moyen âge ? Quels procédés infâmes ? Que signifient cette toilette, ces promenades dans les corridors et dans les escaliers ?

Et la peine capitale elle-même, comment la justifiera-t-on ?

Nous avons vu quel effet ce spectacle produit sur la foule.

Je dirai même que ce spectacle n'est qu'une illusion, car de toute cette foule de soixante-dix mille hommes, peut-être cinquante ou soixante hommes, tout au plus, ont pu voir quelque chose dans la clarté incertaine du matin, et à travers les haies de soldats et de cavaliers.

Et les autres ? Quelle utilité ont-ils retirée de cette nuit démoralisante, de cette nuit de débauche, pour un grand nombre ?

Je pense à ce jeune ouvrier que j'ai observé pendant quelques minutes ; est-il quelqu'un qui croie qu'il se mettra aujourd'hui à l'œuvre avec plus d'énergie, avec une haine plus vigoureuse pour l'oisiveté et le vice ?

Et moi-même, qu'ai-je retiré des émotions de cette nuit ?

Un sentiment involontaire d'étonnement en présence d'un homme que je savais être un assassin, un monstre d'immoralité, parce qu'il a su braver la mort ! Est-ce le résultat que vise le législateur ? Où est ce fameux « but moral » des exécutions tant de fois démenti par les faits ?

Mais c'est assez discuté, ce sujet m'entraînerait trop loin. Personne n'ignore que la peine de mort est une des questions brûlantes qui préoccupent l'humanité aujourd'hui.

Je serais heureux, et je me pardonnerai à moi-même cette nuit passée devant la guillotine, si mon récit pouvait fournir quelques arguments de plus aux partisans de l'abolition de la peine de mort.

IVAN TOURGUÉNEFF.

Une société qui tue un homme est bien convaincue qu'elle fait justice. Immense et sublime justice rétributive que celle d'un homme qui tuerait la société. CH. NODIER.

AVEUX

Certains s'inquiètent à la pensée que la majorité qui succéderait à la majorité actuelle ne serait pas exclusivement libérale et devrait s'appuyer sur d'autres éléments. Ceux qui, en ces dernières années, ont suivi notre politique ont constaté que le parti socialiste a gagné en sagesse ce qu'il a perdu en turbulence. Il importe de rendre hommage au sens politique et patriotique que le parti socialiste a montré lors du débat militaire. Certes il y a des divergences de vue en ce qui concerne la structure de notre société moderne. Peu à peu, une entente a paru possible, réalisable, pour l'accomplissement de certaines réformes qui ne peuvent qu'accroître les ressources morales du pays. Le parti libéral est prêt à aborder avec réflexion et maturité l'étude de tous les problèmes économiques de l'heure présente. Il sait, de même que le parti socialiste, jusqu'où il peut et veut aller. L'effort de tous peut aboutir à une politique réfléchie et féconde.

Paul HYMANS,

chef du parti libéral belge, dans son discours-programme prononcé à la veille des élections du 22 mai 1910 à la Chambre belge, et où les partis libéral et socialiste réunis espéraient conquérir la majorité et gouverner le pays à leur tour.

Un coin de réformisme vulgarisé

Deux hommes, deux ennemis irréductibles étaient en présence, prêts à vider une bonne fois leur éternelle querelle. L'un brandissait un gourdin noueux, l'autre tenait à la main une baguette minuscule. Des mots acerbes, ils passent vite aux coups et le premier, de son arme vigoureuse, administre sans peine une formidable rossée au naïf muni de la faible baguette. Mais ce dernier se reprend. Jetant au loin le jonc menu et inoffensif, il s'empare à son tour d'un bâton puissant et s'apprête à résister. Que fait l'autre, celui qui le premier frappa si durement ? Il lâche son gourdin et court ramasser la baguette abandonnée par l'adversaire. Cet acte stupide reçoit aussitôt sa récompense. Le vaincu du premier moment blesse et tue son partenaire idiot.

Une pareille aventure entre deux lutteurs aux prises ferait sourire de pitié ou de mépris, si elle n'était pas invraisemblable. Pourtant, c'est l'image exacte et fidèle de la lutte ouvrière préconisée par les réformistes. Et dans semblable affirmation rien n'est exagéré, encore moins paradoxal. Partout la savante tactique des apôtres de la réflexion, de la lenteur et de la légalité tient dans cette conception : à mesure que nos adversaires deviennent puissants et hardis, le prolétariat doit s'assagir, se montrer honnête et bon enfant.

Lorsque, au début du mouvement ouvrier moderne, le patronat était désuni et incohérent ; au moment où l'Etat intervenait avec moins de cynisme en faveur des exploiteurs, augmentant ainsi leur faiblesse, alors les travailleurs avaient raison de se mettre en grève, de protester bruyamment, d'employer la violence. C'était l'époque nébuleuse, l'enfance du syndicalisme.

Nous sommes maintenant dans le siècle béni de la stratégie parfaite. Les patrons se sont coalisés, ils manient journellement les listes noires, jettent sur le pavé des centaines de milliers d'ouvriers par de formidables lock-out. L'Etat intervient avec toute sa force d'oppression dans les moindres conflits et au premier geste d'impatience des exploités, surgissent devant eux menottes policières et baïonnettes des citoyens-soldats. L'heure est grave, le danger évident. Que faut-il faire ? Abandonner les grèves, le sabotage, la violence et s'armer du... bulletin de vote ! La bourgeoisie s'empare du gourdin et frappe sans pitié. Débarrassez-vous du vôtre, travailleurs, prenez une baguette bien mignonne et laissez-vous étendre sur le carreau ! J. DEVINCENTI.

Dansons la Syndicale

Air de *La Carmagnole.*

J'en sais qui tremblent dans leur peau (bis)
Quand on arbore le drapeau. (bis)
Il flambe, tout vermeil,
Comme un ardent soleil.

Dansons la Syndicale,
Vivent les vrais, vivent les bons,
Dansons la Syndicale,
Vivent les vrais compagnons !

Son rouge appel doit nous unir (bis)
Pour nous ruer à l'avenir. (bis)
Sans fifres ni tambours
Il faut lutter toujours.

Dansons la Syndicale, etc.

On a chassé des tas de rois, (bis)
On a conquis des tas de droits, (bis)
Mais, pour suer de l'or,
On est au bagne encor.

Dansons la Syndicale, etc.

Si tu t'es fait broyer les doigts, (bis)
Ça laisse calme ton bourgeois. (bis)
Mais nous te défendrons
Sans crainte des patrons.

Dansons la Syndicale, etc.

Quand c'est la grève, il faut souffrir : (bis)
Malheur à qui voudrait trahir ! (bis)
Pour vaincre nos tyrans
Mes gas, serrons les rangs.

Dansons la Syndicale, etc.

Travail qui domptes le métal, (bis)
Toi seul créas le Capital, (bis)
Et tu le reprendras,
Peuple aux robustes bras !

Dansons la Syndicale, etc.

Demain, peut-être après-demain, (bis)
Commencera le siècle humain. (bis)
Nous y travaillerons,
Mais pas pour des patrons.

Dansons la Syndicale, etc.

Un magnifique Floréal (bis)
Verra fleurir notre idéal. (bis)
Sous la splendeur des cieux
Tous libres et joyeux !

Dansons la Syndicale,
Vivent les vrais, vivent les bons,
Dansons la Syndicale,
Vivent les vrais compagnons !

Maurice BOUCHOR.

VEILLONS SUR NOS ENFANTS

En Allemagne, le pays du militarisme par excellence, on a compris que le meilleur moyen de parer aux effets désastreux de la propagande antipatriotique était encore de s'en prendre aux jeunes générations.

Aussi, comprenant à merveille que tout ce qui touche à l'armée fait travailler l'imagination des enfants, les autorités ont organisé des tournées avec la jeunesse des écoles. Et les écoliers en compagnie d'un officier, qui s'efforce de leur parler en bon père de famille, s'en vont visiter les casernes. Successivement, on leur montre les dortoirs, où les soldats dorment d'un bon sommeil patriotique ; les cuisines, où se prépare une excellente et substantielle nourriture ; les établissements de bains et la grande piscine où les soldats s'ébattent après les fatigues des manœuvres.

Et, plus tard, on projette de faire suivre les manœuvres et les courses de l'armée par la jeunesse des écoles.

Les autorités allemandes ne font que suivre nos détestables méthodes d'éducation.

Quel est celui d'entre nous, camarades, qui n'a pas donné à son enfant, à son neveu, en guise de cadeau, à côté d'autres étrennes plus utiles ou plus amusantes, un petit fusil ou des soldats de plomb ? Et avons-nous réfléchi aux conséquences morales que peuvent avoir, pour les enfants, de telles pratiques ?

Le fusil sur l'épaule, l'enfant se croit déjà plus fort. Il taquinera ses frères et ses sœurs avec un peu plus de vivacité. Il braquera son arme sur ceux qui ne se soumettront pas à ses fantaisies. Son imagination travaillera. Il se réjouira à la pensée que, plus tard, il sera militaire et aura un vrai fusil, avec un bel uniforme. Gradé, il pourra commander.

L'enfant va dans la rue. En compagnie de ses camarades, il organise une petite armée. Naturellement, il veut être le commandant puisque lui seul a un beau fusil tandis que ses petits amis n'ont que casque en papier et sabre de bois.

C'est ainsi que chez les enfants, chez les tout petits, naît l'idée de la supériorité du militaire sur le commun des mortels. Et, à l'école, l'enfant s'enorgueillit à l'idée que ses vieux pères, en d'héroïques épopées, ont tué des milliers d'Autrichiens ou de Français, des étrangers, quoi ! Pourquoi ces beaux jours, exaltés par les pédagogues du gouvernement, ne reviendraient-ils pas ? Pourquoi lui, le petit écolier, ne ferait-il pas autant que les héros classiques ? Aussi, veut-il être soldat, pour défendre cette patrie si vantée. Il a une bonne idée de la caserne. Il s'y passe des choses si drôles, à en juger par les récits des aînés. Il est presque tenté de plaindre ceux qui, n'ayant pas été favorisés par la nature, ne seront pas pris pour le service.

Et le voilà à la caserne, le gosse au petit fusil. Il ne tarde pas à avoir des galons sur les bras. C'est maintenant lui qui commande pour de vrai et non plus comme au temps de la petite guerre entre écoliers. Il injurie « ses » hommes, les punit et les fait punir.

Et tout cela parce que nous n'aurons pas su faire comprendre à nos enfants le véritable rôle de l'armée. C'est parce que nous n'avons pas su leur faire saisir son rôle néfaste de chien de garde du capital.

Et tant que nous ne ferons pas, sur ce point, l'éducation de nos enfants, l'on continuera à voir, en temps de grève, des ouvriers habillés en soldats défendre par leurs baïonnettes et leurs fusils le coffre-fort de ceux qui les exploitent et tourner leurs armes fratricides contre leurs frères de misère.

Ah ! les jésuites savent bien ce qu'ils font en s'emparant des écoles. Et nos bourgeois se montrent avisés en voulant militariser la jeunesse scolaire. Car ce sont ces futures générations qui possèdent l'avenir.

Et tous nos efforts à nous, ouvriers, à nous, producteurs, ne seront pas de trop pour sauver le cerveau de nos enfants de pareils enseignements.

Veillons donc sur nos gosses !

CHARLOT.

BONNE FOI !

Extrait de la *Solidarité horlogère,* organe officiel de l'Union générale des ouvriers horlogers, en première page, sous la signature de E.-P. Graber :

On nous a reproché de chercher à introduire la politique dans notre organisation.

Ceux qui l'ont fait sont des « très avancés » qui ont cherché à spéculer sur les craintes des conservateurs. C'est si profondément absurde que nul ne s'y est laissé prendre.

Et, en troisième page, dans ce même numéro du 21 mai, sous le titre *Aux ouvriers horlogers !* on peut lire la proclamation politique électorale suivante :

Avant de déposer votre bulletin dans l'urne samedi et dimanche, souvenez-vous de votre insulteur, le sieur Rudolf, rédacteur du *Bieler Tagblatt* qui, le 12 décembre 1908, publiait dans son journal une correspondance où l'on vous traitait comme de vulgaires noceurs...

La bataille qui se livre samedi et dimanche est une lutte de classe ; elle n'est ni une lutte de langue ni une lutte de personnes. Ce qui résultera du scrutin des 21-22 mai, c'est la force numérique des dépossédés contre celle des possédants.

Tous aux urnes, votons la liste des Unions ouvrières de Bienne et Boujean.

Ce petit exemple montre le degré de bonne foi de nos adversaires. Inutile de perdre notre temps à discuter avec des gens doués d'un tel aplomb. Répandons sans relâche nos idées dans les masses et le règne des mauvais bergers prendra fin.

Mouvement ouvrier international

ETATS-UNIS

La grève générale de Philadelphie a pris fin, il y a quelques semaines, dans des conditions tellement obscures qu'il était difficile, de ce côté-ci de l'Océan, d'en juger.

Le *Bulletin international du mouvement syndicaliste* a reçu, de Philadelphie, une correspondance dont nous extrayons les passages suivants :

« Des deux côtés — ouvrier et patronal — on a sans doute beaucoup usé, dans cette grève, du bluff. C'est très américain. Disons seulement que la grève des employés de tramways, soutenue plus tard par à peu près l'ensemble des organisations syndicales, a été engagée sur cette question prédominant toutes les autres : Est-ce que les employés de tramways ont le droit de s'organiser comme ils l'entendent ou, au contraire, est-il permis aux patrons de supprimer en fait le droit de coalition de leur personnel ? C'était en effet le but visé par la direction des tramways. Après huit semaines, la grève est terminée, mais aucune des deux parties en présence ne peut se vanter d'avoir remporté la victoire matérielle. Par contre elles étaient toutes deux satisfaites de voir la fin du conflit, la compagnie par le tort que lui causait la grève, et les ouvriers par lassitude. Cependant, ces derniers ont déployé beaucoup d'énergie et de ténacité, si l'on tient compte du fait que les employés de tramways sont des ouvriers non qualifiés et, partant, facilement remplaçables.

« La grève générale de sympathie s'étendait à environ cent mille travailleurs de toutes les corporations. Seuls, les brasseurs n'ont pas marché, sous prétexte qu'ils étaient liés par convention avec leurs patrons. En réalité ils ont eu peur de prendre part à la lutte, étant eux-mêmes des ouvriers non qualifiés et n'ayant pu hausser leurs salaires que grâce à l'appui d'autres organisations.

« Ce qui a le plus contribué à faire déclarer la grève générale, c'est que le droit syndical était en péril. La conviction générale était que si l'Union des employés de tramways sortait désorganisée du conflit, le patronat, avide, s'en serait pris aux autres unions syndicales. L'issue de la lutte aura donc eu ceci de bon, c'est que les organisations ouvrières de Philadelphie ne verront pas de sitôt le patronat s'attaquer au droit d'association des travailleurs. »

ITALIE

Il vient de se constituer à Turin une association nationale des industriels italiens, sous la dénomination de *Confédération italienne de l'industrie.* D'après les communications faites par le président, le chevalier Traponne, la nouvelle organisation patronale groupe déjà 1200 membres. Voilà donc les exploiteurs du pays du soleil qui suivent l'exemple de leurs collègues suisses, allemands, et d'autres pays. On peut s'attendre sous peu à de formidables lock-out de l'envergure de celui qui frappe actuellement le prolétariat d'Allemagne. Lorsqu'un conflit semblable sera déchaîné, nous ne serons pas surpris d'entendre la Confederazione del Lavoro, qui a également son siège à Turin, conseiller aux travailleurs, en vertu de la savante tactique chère aux politiciens, de se montrer à la hauteur de la situation : Pas d'emballements, pas de violences inutiles, soyons calmes et dignes ! Heureusement que les prolétaires italiens nous ont déjà prouvé maintes fois leur mépris pour cette théorie d'eunuques, et leur penchant pour l'action révolutionnaire et la grève générale. Ils ne se démentiront pas.

RUSSIE

Que la persécution gouvernementale envers les syndicats en Russie continue toujours, c'est ce que nous prouvent les quelques rares organes corporatifs qui paraissent encore dans le grand empire du tsar. Ainsi, dans le dernier numéro du *Baltischer Bucharbeiter* (Travailleur du livre des régions baltiques), journal paraissant à Riga, nous trouvons des renseignements intéressants sur la persécution à Reval, où tous les syndicats ouvriers sauf deux (les employés de commerce et de bureaux et les meuniers) ont été dissous au commencement du mois d'avril parce que leurs statuts étaient contraires à la loi.

A Jekaterinoslaw, les Unions corporatives des employés de bureaux et des comptables, ainsi que celles des employés de commerce et des ouvriers dans les magasins de charbon, ont été dissoutes par la police.

A Moscou, la police a fait une perquisition dans les locaux de l'Union des ou-

Acheter la 'Tribune de Genève', c'est trahir la classe ouvrière

vriers d'imprimerie et a fouillé toutes les personnes présentes. N'ayant rien trouvé de suspect, la police s'est retirée en emportant les livres de l'Union et tous les documents qu'elle a pu saisir. L'Union des ouvriers d'imprimerie déclare qu'elle ne laissera pas entraver son action par ces tracasseries et ces persécutions.

BULGARIE

L'agitation anarchiste fait de grands progrès en Bulgarie et en Macédoine. De plus en plus, les principes de liberté, d'autonomie et de fédéralisme gagnent du terrain. Les adhérents du parti fédéré, qui publient à Salonique l'organe la *Volonté du Peuple*, sympathisent ouvertement avec l'idée anarchiste.

Il y a peu de temps encore, ce même parti prononçait l'exclusion de son fondateur, le révolutionnaire Sandanski, accusé de vouloir jouer au dictateur. C'est ce même Sandanski qui fut l'organisateur des groupes révolutionnaires lors du renversement de l'ancienne Constitution.

Cet été, un congrès anarchiste aura lieu à Fimoro. Dans toute la Macédoine, la propagande se poursuit activement par le journal et par la brochure.

HOLLANDE

La lutte des ouvriers du bâtiment contre le patronat se prolonge courageusement. La grève se poursuit sans qu'on ait eu à enregistrer le moindre acte de faiblesse.

Malheureusement, malgré que l'argent arrive de toutes parts, la misère est grande dans les familles des grévistes.

Pourtant, c'est avec la plus grande énergie que l'on poursuit les jaunes qui se risquent à venir à Amsterdam.

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire, qui passa, l'année dernière, par une rude crise, par suite des attaques dirigées contre lui par les Unions social-démocrates, a repris nettement sa marche en avant et l'organe du secrétariat ouvrier, *De Arbeid*, a même pu agrandir son format... comme notre *Voix du Peuple*.

Signe des temps, messieurs les bourgeois, signe des temps!

Lire dans notre prochain numéro

NOTRE SYNDICALISME

I. Sa situation. — II. Son organisation. — III. Son action. — IV. Ses fins, par Louis Jouhaux, secrétaire de la C. G. T.

A THONON

C'est vendredi dernier qu'est venu, devant le tribunal de Thonon, le procès en dommages-intérêts intenté par nos fameux patrons au Syndicat des travailleurs de Thonon et à la Coopérative du bâtiment, fondée il y a une quinzaine de jours.

Ces messieurs ne demandent que dix mille francs d'*indemnité* pour dommages causés par suite de la grève *anti-légale* et pour le tort que leur fait subir la coopérative.

C'est l'avocat des patrons qui, le premier, a retracé les phases de la grève, — à sa manière, bien entendu. Il fait constater au tribunal qu'une convention liait les ouvriers jusqu'en avril 1911, et que les ouvriers sont mal venus de protester en 1910 sur des infractions qu'auraient commises certains entrepreneurs dès le début de la convention (1907) jusqu'à la grève. Il prétend que celle-ci n'a été qu'un prétexte pour enlever du travail aux patrons, et que les ouvriers continuent le boycottage des patrons syndiqués dans le but de faire prospérer la coopérative.

Il relève des termes soi-disant injurieux pour les patrons dans des affiches que le syndicat ouvrier avait placardé en ville pour mettre la population au courant. Pensez donc, il y avait des mots comme ceux-ci : mensonge, mauvaise foi, etc. Si cet avocat avait relaté les gros mots des journaux et des affiches lors des élections, les termes des ouvriers auraient paru bien pâles. Après une tirade et un daubage en règle sur les manœuvres et maçons, qui sont forcément dans leurs torts parce que c'est la seule corporation qui ait fait grève, alors que tous les autres métiers ont un tarif commencé en 1907 et terminant comme les maçons, en 1911, il conteste le renchérissement de la vie. Les maçons, dit en substance l'avocat des patrons, sont plus difficiles que les serruriers et les plâtriers, car ils sont seuls à se réclamer du renchérissement des vivres. Les patrons sont tellement durs à comprendre qu'il aurait fallu une grève générale de trois ou quatre mois pour lui faire constater à cet avocat qu'il n'y a pas des ouvriers plus difficiles les uns que les autres. Il est certain que si l'on en arrive là une autre fois, nous ne ferons plus simplement une grève pour nous faire augmenter d'un sou de l'heure. Ah! non, par exemple.

L'avocat de la Fédération du bâtiment débute en faisant remarquer que toutes les grèves sont légales, lors même qu'elles se produisent pendant le cours d'un contrat. Car si, dans un tarif, on ne prévoit que le minimum du salaire, ce minimum devient très souvent le maximum, et si les ouvriers veulent être augmentés, ils n'ont que la grève pour faire aboutir leurs desiderata, tout comme les patrons ont le lock-out pour eux. Et pourtant les exploités souffriront beaucoup plus d'un lock-out qu'une grève ne fera du tort à la classe patronale.

Il cite plusieurs grèves analogues déclarées avant l'échéance d'un contrat et dont les participants ont été poursuivis et acquittés (entre autres les typographes de Limoges). Il est convaincu que le tribunal de Thonon prononcera un acquittement.

Deux autres avocats ont plaidé également pour les ouvriers. L'un s'attache plus spécialement à démontrer par des chiffres le renchérissement du coût de la vie à Thonon et fait remarquer que les maçons sont beaucoup plus sujets au chômage que les autres corporations.

Le dernier avocat qui a parlé soutenait la coopérative. Il reproche aux patrons d'attaquer les coopératives en général dans leur assignation. « Car, dit-il, ce n'est pas *deux heures* après qu'une société anonyme est fondée que vous pouvez demander des dommages-intérêts pour préjudice matériel causé. C'est donc l'institution même que vous visez. » Que les patrons fassent comme la coopérative; qu'ils acceptent le tarif du syndicat ouvrier et le boycottage cessera.

Ensuite, le ministère public a remis son réquisitoire à quinzaine, sans doute pour demander des conseils à Briand. Il faut croire qu'ils sont rudement embarrassés, les défenseurs de l'Ordre!

Devant les sympathies du public qui était au tribunal et les piètres arguments de l'avocat des patrons, nous doutons fort que les magistrats osent condamner nos camarades.

En tout cas, d'une façon comme de l'autre, ça n'arrêtera pas notre propagande et si nous avons été durs à venir au syndicat, nos convictions n'en seront que plus solides et nous n'aurons de trêve que quand le salariat aura disparu.

Un gréviste révolutionnaire.

Ici et là

Leur neutralité.

Les typographes de la Suisse allemande viennent de repousser une proposition d'élever à trois cents francs le subside qu'ils versent chaque année dans l'escarcelle du Parti socialiste suisse. Comme par le passé, ce subside sera de cent francs. Toutefois, le comité central des typographes a été autorisé à subventionner en plus les « entreprises importantes » de ce parti, ainsi que celles de la Société du Grutli. Toujours les mêmes, ces socialistes parlementaires : tant qu'ils ont l'oreille des syndiqués, ils ne manquent pas une occasion de leur faire les poches. Vienne le vent à tourner, et les anarchistes à avoir parfois une minuscule influence dans les syndicats : alors ces lascars-là pincent d'une autre guitare et jouent de la neutralité syndicale. Tartufes, va! Mille fois tartufes.

Le sabotage.

De même que patrons, commerçants, propriétaires, spéculateurs, gouvernants, etc., peuvent saboter — et sabotent — la vie des travailleurs de mille manières, de même ces derniers, s'ils voulaient, pourraient rendre aux parasites la monnaie de leur pièce dans bien des cas dont ils ne se doutent même pas. Ainsi, les journaux qui sont du côté du manche nous ont appris que pendant un bal à bord d'un cuirassé, en France, les ouvriers passant à bord d'un vapeur de service ont poussé des « cris inconvenants ». Ces bons journaux appellent cela le « sabotage de la politesse ». Décidément le sabotage devient à la mode, depuis que les lois l'interdisent. J'en connais qui, chaque fois qu'un riche leur demande un renseignement, répondent : Merde. Ça rentre aussi dans le sabotage de la politesse.

Il y a aussi le sabotage des renseignements. A chaque instant de riches étrangers accostent un brave prolétaire et demandent leur route : il n'y a qu'à les envoyer à l'opposé. S'ils veulent savoir autre chose, répondre systématiquement à faux. Sur une route près de Lausanne, deux jeunes femmes qui n'étaient pas du peuple s'étaient dernièrement égarées; très poliment, elles demandent à un travailleur de les mettre sur le bon chemin. Mais celui-ci de leur expliquer non moins poliment, cinq minutes durant, pourquoi lui travailleur, appartenant à la classe des exploités, ne s'abaissait jamais à renseigner des gens dont le principal souci était de jouir de la vie au dépens de leurs semblables.

Ayons la haine du riche, tout est là. Nous trouverons nous aussi mille occasions, petites ou grandes, de la manifester.

Un instant d'oubli... et de logique.

Parlant devant la Chambre italienne des députés, au nom du gouvernement, le premier ministre Luzzati laisse échapper cette phrase, à propos du conflit entre travailleurs des champs en Romagne, dont nous avons parlé dans le précédent numéro :

Un groupe d'ouvriers avait été boycotté. Or, j'estime que le boycottage est légitime, car, s'il est permis de s'associer pour faire grève, on peut aussi se coaliser pour empêcher que l'on travaille en un lieu donné.

En disant cela, nous croyons que Luzzati a dû commettre une gaffe, dont peut-être il s'est mordu... les doigts et la langue. Mais en fait, est-ce que les députés de la social-démocratie vont se laisser dépasser, en propos révolutionnaires, par les ministres d'une monarchie?

Leurs aveux.

Lundi et mardi de la semaine dernière un architecte de Paris donnait, à l'Aula de l'Université de Lausanne, deux conférences sur les logements ouvriers. La première était consacrée à la Cité d'aujourd'hui. Voici, le lendemain, ce qu'en disait la *Gazette de Lausanne*, journal très conservateur qui réclamait naguère du plomb pour les grévistes de Vevey, le même encore qui se demandait pourquoi les fusils ne partaient pas contre les travailleurs lors de la catastrophe de Courrières :

...Des projections suggestives ont montré le taudis tel qu'il existe partout, et partout un peu le même, ainsi que diverses enquêtes l'ont démontré : enquêtes de gouvernements ou de médecins, comme à Berlin; mansardes au plâtras humide ou chambres noires que seul le magnésium a permis de photographier : et puis les rues sinistres du vieux et du nouveau continent, que le conférencier a visitées et photographiées lui-même, triste cortège de misère et d'immoralité.

A notre tour, nous nous demandons avec angoisse ce que les victimes de cet état de choses attendent pour réaliser, par une grève générale *sérieuse*, l'expropriation salvatrice?

Nos sauveurs.

De naïfs ouvriers regrettent que, sur les soixante-quatorze socialistes unifiés que la bêtise universelle, en France, vient d'envoyer à la fabrique de chaînes qui a nom Palais-Bourbon, il n'y ait que seize ouvriers, et que les autres soient publicistes, ingénieurs, professeurs, avocats, commerçants, industriels, pharmaciens ou médecins. C'est fort heureux au contraire puisque, en 1848 déjà, sur onze ouvriers envoyés au Parlement, dix trahirent la cause du peuple. Nous aurons ainsi la certitude que la majorité des députés socialistes ne la trahiront pas, la cause du peuple, puisqu'ils appartiennent déjà à la bourgeoisie.

Les défenseurs de l'ordre.

A la veille de la collision entre paysans en Romagne, collision que d'ailleurs personne ne pouvait prévoir d'une façon précise, le secrétaire de la Bourse du travail de Ravenne envoyait un télégramme au ministre Mirabelli, lui exposant la gravité de la situation. Drôle de mentalité chez les pasteurs du prolétariat! Pour éviter que des ouvriers en viennent aux mains, ils ne trouvent rien de mieux que de s'adresser au gouvernement, dans le but incontestable d'obtenir de lui des gendarmes pour maintenir l'ordre et empêcher une petite bagarre en fusillant en masse les manifestants!

ACTION OUVRIÈRE

Chez les Ouvriers sur bois.

Le mouvement de salaires entrepris par les menuisiers, ébénistes, tourneurs et machinistes de Zurich, vient de se terminer. Les revendications comportaient une augmentation de salaire de 5 p. 100, la paie hebdomadaire et le bureau de travail paritaire. Les résultats des tractations engagées sont : 2 centimes de plus à l'heure, paie tous les quinze jours avec acompte minimum de 35 fr. chaque samedi entre deux paies. Aucun accord n'est encore intervenu au sujet du bureau de placement. Ajoutons que les ouvriers ne demandaient aucune réduction des heures de travail, celles-ci étant, à Zurich, de 52 par semaine. Le point le plus important de ce mouvement est que l'arrangement a été conclu sans contrat collectif, la grande majorité des travailleurs sur bois zurichois étant opposés aux conventions à échéance fixe. Dans ce domaine encore, les travailleurs de la Suisse allemande semblent adopter la théorie de beaucoup d'entre nous, qui est de conserver liberté complète d'appréciation pour entreprendre une amélioration de nos conditions d'existence. Et, pour cela, ils refusent de se lier par un contrat quelconque. Disons que l'accord qui s'est fait sur les conditions citées plus haut a soulevé une forte opposition de la partie révolutionnaire du syndicat, qui estimait illusoires les concessions obtenues.

* * *

A Brigue et à Naters, le Syndicat des ouvriers sur bois se remonte. Il en était temps, car le sans-gêne patronal ne connaissait plus de borne. La nouvelle organisation aura une grande tâche à accomplir, dont la principale sera de relever les misérables salaires en cours et peu en rapport avec les nécessités de l'existence. L'esprit qui anime ses membres fait bien augurer de l'avenir et tout permet de croire que ces camarades seront à la hauteur de leurs devoirs.

PETITE POSTE

Un camarade voudrait se procurer le livre de Louise Michel : *La misère*. Nous l'envoyer en indiquant le prix.

A un camarade. — Envoyez-nous sans faute l'article de la *S*. Il nous est nécessaire. Vous ne risquez rien en indiquant votre nom.

Fritz. — D. nous a écrit de P. N'a pas encore donné son adresse pour le journal.

F. M., 23, rue Nau, Marseille, demande nouvelles de E. Dutoit.

T. B. — Reçu article un peu tard. Journal était plein. Ton article est entièrement théorique et peut supporter un renvoi indéfini. Il eut été bon de parler des faits et des condamnations pour mettre le lecteur au courant.

F. M. — Reçu lettre et article.

G. D. — Est-ce que tu veux nous envoyer des nouvelles, oui ou non?

Joseph. — Au lieu de tant gueuler, tu ferais mieux de nous dire les numéros qui te manquent. Faut-il te les envoyer?

Thonon. — Le reste de l'envoi paraîtra sans faute samedi prochain.

J. G. — Reçu lettre. Merci. Découpure paraîtra prochain numéro.

Tutu. — En règle.

Ch., à Canobbio. — Abonnement échu le 15 mai 1910. D'accord avec votre proposition, que nous tâcherons de répandre.

AVIS ET CONVOCATIONS

Union ouvrière de Lausanne. — Mardi 31 mai, au local, Maison du Peuple (salle 3) : réunion du comité à 8 heures précises; à 8 heures et demie, assemblée de délégués.

Syndicat autonome des ouvriers sur métaux de Genève. — Tous les camarades, syndiqués ou non, sont priés d'assister à l'assemblée du mercredi 1er juin. Local : café Delessert, boul. Saint-Georges, 60.

SOUSCRIPTION
pour l'agrandissement du format

Total au 18 mai	Fr. 374,08
Versement du Service de librairie	10,—
O. C., La Tour	0,70
A. L., Lausanne	0,50
E. G., Berne	0,20
Total au 25 mai	Fr. 385,48

COMPTES DU JOURNAL

Recettes.	
Abonnements : Lausanne, 4,45; Gênes, 6,—; Grand-Saconnex, 2,—	12,45
Vente au numéro : Genève, A., 13,50, B., 26,—; Lausanne, 2,55; Fleurier, 13,—	55,05
Souscription	11,40
Total des recettes	Fr. 78,90
Dépenses.	
Comp. et tirage du N° 21 (2000 ex.)	100,—
Total des dépenses	Fr. 100,—
Déficit au 18 mai	Fr. 644,63
Déficit au 25 mai	Fr. 665,73

Editeur responsable : Henri BAUD.

Pully-Lausanne. — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

SERVICE de LIBRAIRIE des UNIONS OUVRIÈRES

Vient de paraître
LEUR PATRIE

par Gustave Hervé, volume de 315 pages, contient l'exposé de la doctrine connue sous le nom de hervéisme. Vendu jusqu'ici au prix de 3 fr. 50, il vient d'être publié en édition populaire, à la portée de tous. Nous l'envoyons franco au prix de 1 fr. 05.

Le problème sexuel, par Victor Méric, brochure de 32 pages de texte serré, 20 centimes franco.

La classe ouvrière. Les boulangers, par L. et M. Bonneff, 32 pages, 20 centimes franco.

La Ruche. Propos d'éducateur, par Sébastien Faure, forte brochure de 110 pages, 65 centimes franco.

L'Internationale, Documents et Souvenirs (1864-1878), tome IV, par James Guillaume. Un volume in-8° de 336 pages, vendu 5 fr. en librairie et que nous pouvons céder, par suite d'une faveur spéciale de l'auteur, au prix de 3 fr. 50 franco.

Voyage révolutionnaire, par Victor Griffuelhes, 60 pages, 65 centimes franco.

La Terreur en Russie, tableau saisissant des atrocités qui se passent en Russie. Brochure de 112 pages, par Pierre Kropotkine. Franco 55 centimes.

Réformes, Révolution, par J. Grave, volume de 370 pages, 3 fr. 25 franco.

La Préservation sexuelle (Dr Tay)	1 05
Génération consciente (Sutor),	0 80
Moyens d'éviter les grandes familles	0 35
Ayons peu d'enfants ; pourquoi et comment (E. Chapelier)	0 20
Controverse sur le néo-malthusianisme (Robin)	0 25
Contre la nature (Robin)	0 15
Le problème de la population	0 20
Vers régénérateurs (Robin)	0 35
Rapports aux Congrès	0 30
Limitation des naissances (Dubois)	0 20
Pain, loisir, amour (Robin)	0 15
Coupe du bassin de la femme, etc.	0 20
Libre amour, libre maternité	0 15
Population, prudence procréatrice	0 15
Malthus et les néo-malthusiens	0 15
Tous les renseignements sur le malthusianisme théorique et pratique	0 45
La Grève des Ventres	0 15
Chair à canon (M. Devaldès)	0 20
Dégénérescence de l'espèce humaine; causes, remèdes	0 15
Bréviaire de la femme enceinte	4 60
Le droit à l'avortement	3 25
De l'avortement. Est-ce un crime ?	3 60
Féconde, roman (Daniel Riche)	3 25
Eléments de science sociale	3 25
Prophylaxia sexualis (Tay)	4 80
Moyens d'éviter la grossesse	1 30

BROCHURES DIVERSES

L'A. B. C. syndicaliste (Yvetot)	0 20
Bases du syndicalisme (Pouget)	0 15
Le Parti du Travail (Pouget)	0 15
La C. G. T. (Paul Delesalle)	0 15
Le Syndicat (Pouget)	0 20
La grève (Delesalle)	0 15
Deux méthodes du Syndicalisme	0 15
Précurseurs de l'Internationale	1 05
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, Nettlau	0 15
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire (C.G.T.)	0 15
Le Machinisme (Jean Grave)	0 15
Syndicalisme et révolution (Pierrot)	0 15
Travail et surmenage (Pierrot)	0 20
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	0 15
La grève générale politique (Grimm)	0 25
Grève intermittente et sabotage	0 15
La Tuberculose, mal de misère	0 10
Boycottage et sabotage (C. G. T.)	0 15
Commandite égalitaire généralisée	0 15
Syndicalisme et Socialisme	0 65
La Confédération Générale du Travail, par Emile Pouget	0 65
La décomposition du marxisme	0 65
Le parlementarisme et la grève générale (Dr Friedeberg)	0 15
Leur grève et la nôtre (Bertoni)	0 15
Patrie, Guerre et Caserne	0 15
Militarisme (Nieuwenhuis)	0 15
Le mensonge patriotique	0 15
Travailleur, ne sois pas soldat! (Louis Bertoni)	0 05
Colonisation (Grave)	0 15
Contre le brigandage marocain	0 20
La Guerre (Mirbeau)	0 30
La danse des milliards	0 15
La Mano Negra	0 15
Evolution de la morale	0 30
Justice!	0 20
Prenons la terre	0 10
De l'incohérence à l'assassinat	0 15
Quelques remarques sur le paupérisme	0 35
Le clergé, les royalistes et les jaunes	1 25
Le militarisme (Fischer)	0 20
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne	0 15
Le congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme (Hervé)	0 15
L'Antipatriotisme (Hervé)	0 15
La colonisation (Grave)	0 15
Lettres de pioupious (Henry)	0 15
Le Manuel du Soldat	0 15
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité	0 30
Les Crimes de Dieu (Faure)	0 20
La peste religieuse (Most)	0 15
Non, Dieu n'est pas (Meslier)	0 15
L'almanach du travailleur	0 35
Communisme et anarchie	0 15
Le désordre social (Hervé)	0 15
Le remède socialiste (Hervé)	0 15
Vers la révolution (Hervé)	0 15
L'école, antichambre de la caserne (Janvion)	0 15
Enseignement bourgeois et enseignement libertaire	0 15
L'hérédité et l'éducation	0 20
Anarchie et communisme	0 15
La grève des électeurs	0 15
Vers la Russie libre (Bullard)	0 45
Un anarchiste devant les tribunaux (Etiévant)	0 15
L'organisation de la vindicte appelée justice	0 15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes (Malato)	0 15
Quelques écrits (Schwytzguébel), 80 c.	
La femme et la révolution	0 35
Au café (Malatesta)	0 25
L'éducation libertaire	0 15
Aux jeunes gens (Kropotkine)	0 15
L'Etat, son rôle historique	0 25
Pages d'histoire socialiste	0 30
Les Temps Nouveaux	0 30
Organisation, initiative	0 15
Si j'avais à parler aux électeurs	0 15
La morale anarchiste	0 15
L'amour libre (Vernet)	0 15
L'Immoralité du Mariage	0 15
La Femme esclave (Chaughi)	0 15
Aux Femmes (Gohier)	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 15
A mon frère le paysan	0 10
La panacée Révolution	0 15

Cartes postales assorties de propagande, 60 cent. la douz.

CHANSONS, PIÈCES DE THÉATRE, DESSINS DIVERS

Livres à 3 fr. 25.

Le militarisme et la société moderne.
La Grande Révolution (Kropotkine).
Autour d'une vie (Pierre Kropotkine).
Paroles d'un révolté (Kropotkine).
La conquête du pain (Kropotkine).
La Commune au jour le jour (Reclus)
Etudes révolutionnaires (Guillaume).
Souvenirs d'une morte-vivante.
L'Amour libre (Charles Albert).
Tolstoï et les Doukhobors (Bienstock).
En marche vers la société nouvelle.
Sous la Casaque (Dubois-Desaulle).
Soupes (Lucien Descaves).
Œuvres (Michel Bakounine), 3 vol.
Leur patrie (G. Hervé).

L'anarchie, son but, ses moyens.	
La grande famille (Grave).	
L'individu et la société (Jean Grave).	
La société future (Jean Grave).	
La société mourante et l'anarchie.	
Psychologie de l'anarchiste socialiste.	
Psychologie du militaire professionnel	
Le socialisme et le congrès de Londres.	
La physiologie morale (Hill).	
De la Commune à l'Anarchie (Malato).	
Les joyeusetés de l'exil (C. Malato).	
Philosophie de l'anarchie (C. Malato).	
La Commune (Louise Michel).	
Socialisme en danger (Nieuwenhuis).	
L'inévitable révolution (un proscrit).	
L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus).	
Au pays des moines (J. Rizal).	
Philosophie du déterminisme.	
L'unique et sa propriété (Stirner).	
Discours civiques (Tailhade).	
Les inquisiteurs d'Espagne (Marmol)	
Les rayons de l'aube (Tolstoï).	
La vie tragique des travailleurs.	
Souvenirs d'un révolutionnaire.	
Misères du sabre (Descaves).	
Temps futurs (Alfred Naquet).	
L'Humanité et la Patrie (Naquet).	
La révolution vient-elle? (Gohier).	
Leur république (Urbain Gohier).	
La bonne Louise (E. Girault).	
L'antisémitisme (B. Lazare).	
Un an de caserne (Lamarque).	
L'Internationale, Documents et Souvenirs (James Guillaume). Tome I, 3 fr. Tome II, 4 fr. Tome III, 3 fr. 50. Tome IV, 3 fr. 50.	
L'anarchie (Kropotkine)	1 —
L'homme nouveau (Malato)	1 —
Ferrer, sa vie, son œuvre	0 65
Résurrection (Tolstoï)	0 75
Syndicats professionnels	2 25
Le coin des enfants	3 —